

JABBOUR DOUAIHY

Le Manuscrit de Beyrouth

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par Stéphanie Dujols*

*ACTES SUD/Sindbad
L'ORIENT DES LIVRES*

Pour Fares Sassine.

Au plus fort d'un été torride qui s'était abattu sur Beyrouth dans la deuxième décennie de ce siècle, un jeune homme aux sourcils relevés en accent circonflexe, comme s'il disait toujours non*, descendit d'un autobus flanqué de part et d'autre d'une affiche appelant à ne pas oublier disparus, enlevés et handicapés de la guerre, en serrant près du cœur – à la manière d'un bras cassé ou blessé par balles que l'on porte en écharpe – un épais cahier à reliure rouge. D'un pas vif, il s'élança sur le trottoir, le martelant de ses talons neufs en évitant les arbres flétris de la ville et les passants qui déambulaient sans se presser comme pour entraver ses impérieux desseins. S'engouffrant dans un immeuble à la façade rehaussée d'une sculpture de basalte sombre, dont quelque tir d'obus avait un jour incidemment accentué le côté abstrait, il arrangea sa cravate rouge criard devant le miroir de l'ascenseur, avant de se présenter à un homme à l'âge indéfinissable dans un bureau orné d'une affiche allemande de *L'Opéra de quat'sous*. Depuis le matin, ce monsieur aux épaisses lunettes était assis là à

* Dans les pays du Levant, un haussement de sourcils assez bref peut être un signe de négation. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

tromper son ennui en mettant à l'épreuve sa prodigieuse mémoire tant vantée par ses amis. Sans l'avoir sous les yeux, il tapait d'un seul doigt la longue ode "suspendue" de Zuheir ibn Abî Sulmâ, en plaçant scrupuleusement toutes les voyelles et en changeant de police à chaque vers, jusqu'à épuiser la liste proposée par Windows. Il en était à ce fameux vers, tapé en Andalou Medium :

*Ce qu'est la guerre, vous le savez, l'ayant goûtée ;
Ce que j'en dis n'est pas de pures conjectures* !*

Lorsque le grand jeune homme se campa devant lui. Son index resta figé en l'air. Il le regarda articuler :

"Bonjour, je m'appelle Farid Abou Chaar** !
— C'est un nom de plume ?"

Le jeune homme n'apprécia guère la plaisanterie de l'éditeur, lequel attrapa son cahier tout en le dévisageant. Ouvrant la première page, il eut un sifflement de surprise, suivi d'un haussement de sourcils.

"*Le Livre à venir...*", lut-il d'une voix ronflante, avant d'ajouter avec un accent de dépit : "Mais c'est un titre de Maurice Blanchot !"

Il lui rendit son cahier. Cela faisait bien dix ans qu'ils n'acceptaient plus de textes manuscrits. De toute façon ils ne publiaient plus de poésie ; la réserve en était pleine, ils distribuaient les recueils gratuitement. Comme le jeune homme protestait qu'il ne s'agissait pas de poésie,

* *Les Mu'allaqât. Les sept poèmes préislamiques*, trad. par Pierre Larcher, Fata Morgana, Saint-Clément-de-Rivière, 2000. Les *Mu'allaqât*, ou "Suspendues", sont un ensemble d'odes, chacune écrite par un poète différent, considérées comme les joyaux de la période préislamique.

** Littéralement, Farid signifie "unique" et Abou Chaar "le chevelu".

l'éditeur assis derrière son bureau se hâta de trancher l'affaire : "On ne fait plus de prose non plus !"

Farid Abou Chaar lui serra la main et repartit. La riposte cinglante qu'il aurait voulu jeter à la face de ce gros rustre – qui, comme si de rien n'était, s'était remis à saisir son ode préislamique sur son clavier –, c'est à l'arrière du taxi qui le ramena chez lui, dans le quartier voisin de Forn al-Chebbak, qu'il la grommela entre ses dents. À peine eut-il poussé la porte que sa mère recommença à se plaindre de ses douleurs, ces varices qui s'étaient mises à marbrer ses jambes à sa naissance – il était le dernier de ses trois garçons.

"Tu étais un gros bébé : cinq kilos !"

Elle lui servit des tripes lavées au citron et farcies de beaucoup d'oignons et de pignons, comme il les aimait. Après le repas, il s'étendit pour faire une bonne sieste sur le canapé devant la télévision.

Le lendemain, il avait rendez-vous près du phare de Beyrouth, qui, bien que rénové, n'avait jamais repris son activité. Sa peinture neuve, blanc rayé de noir, lui-sait sous le soleil du matin. Il fut reçu par une dame fumant un long et fin cigare. Elle lui commanda d'office un café, avant de feuilleter son cahier avec son pouce, en écartant bien les pages, pour en jauger le contenu. Devant elle, sur le bureau, il y avait une photo de son père. Son épaisse chevelure ramenée vers l'arrière, il se tenait en compagnie de Maxime Rodinson, une épaule appuyée contre l'entrée de pierre de la Sorbonne. Il avait légué sa maison d'édition à sa fille – sa fille qui était là à tirer une petite bouffée de son cigare tout en faisant des calculs dans un carnet aux pages jaunes. Relevant la tête, elle le vit qui attendait en l'observant sans piper

mot. Une femme sûre d'elle, brune, séduisante. Elle n'y alla pas par quatre chemins :

“Quatre mille dollars, et vous aurez deux cents exemplaires gratuits.”

Il eut une mimique de réprobation. Elle précisa :

“Impression, composition, correction.”

Il voulut objecter quelque chose, mais elle se leva aussi sec et l'attrapa par la main. En le raccompagnant vers la porte, elle lui dit en guise de consolation :

“Plus personne ne lit. Soit on ferme boutique, soit on fait la pute...”

Il reprit son chemin, blessé, mais se reconforta en se disant que si quelqu'un voulait bien se donner la peine d'examiner attentivement son livre, il parlerait autrement !

Il monta par l'escalier jusqu'au cinquième étage d'un immeuble. La sueur qui gouttait de sa paume faisait une tache sombre sur la reliure rouge de son cahier. Avedis, le patron des éditions Sublimes, lui dit dans un arabe à l'accent arménien qu'il était désolé, il ne publiait que des livres anciens : *La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*, *L'Extase des dames et le Délice des âmes*, et ce qu'il prétendait être l'édition érotique originale des *Mille et Une Nuits* – des ouvrages qu'achetaient surtout les femmes. Farid Abou Chaar prit congé sans sourire au dernier clin d'œil de l'Arménien.

Il alla rencontrer dans un café un éditeur dont la voiture était le bureau. L'homme, qui portait des lunettes noires, entra d'un pas pressé. Il ouvrit son ordinateur portable sur la table en disant qu'il était spécialisé dans l'édition numérique. Farid répondit qu'il était désolé, il voulait un livre imprimé sur papier. L'autre repartit comme il était venu, sans rien laisser de plus qu'un relent poisseux de

parfum masculin, presque décomposé par la sueur, aux notes de pin sauvage.

Dans son bureau climatisé, Sobhi Jaabari lui prit son cahier, le posa devant lui et croisa les mains dessus, avant de lui servir un petit topo qu'il s'exerçait à mettre en forme pour préfacier l'autobiographie qui avait mûri dans sa tête. Condamné à mort à Alep pour avoir manifesté contre la séparation avec l'Égypte*, il avait échappé aux services secrets en s'enfuyant à Beyrouth déguisé en femme.

“Ils m'ont poursuivi jusqu'ici. Ils m'ont tiré dessus dans la rue Hamra, ils voulaient me tuer. Et pourtant, voyez, j'ai vécu à ma guise : j'ai aimé passionnément les femmes, j'ai fumé le cigare cubain, j'ai bu du whisky et j'ai publié une revue dans laquelle je disais tout ce que je voulais !”

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il faisait traduire les romans de García Márquez sans lui payer de droits et piratait également ceux de Naguib Mahfouz.

Il raccompagna Farid à la porte de l'ascenseur et lui dit au revoir sans même avoir ouvert son cahier.

Le seul qui lui manifesta quelque sympathie fut Salim Khayyât. C'est qu'il lui avait rappelé sa femme ! Toute chose écrite lui rappelait sa femme, qui composait des poèmes dans la maison de santé, à la montagne, où elle avait lutté contre la maladie qui la ravageait. Cette maison d'édition, c'est pour elle qu'il l'avait créée : pour publier ses recueils et les livres écrits par ses amis. Et s'il continuait à venir au bureau, c'était pour y sentir son

* En 1958, sous Nasser, l'Égypte s'unifie à la Syrie pour former la République arabe unie. Trois ans plus tard, un coup d'État militaire éclate en Syrie, mettant fin à cette expérience panarabe.

odeur. Il lui offrit son dernier opus, des feuillets retrouvés pêle-mêle au fond de son tiroir dont il avait fait un recueil : *Archives sentimentales*.

En redescendant l'escalier, Abou Chaar ouvrit une page au hasard et la lut :

Beyrouth, ville rose

Où l'on décharge pensées et caravanes

Beyrouth est en Orient le dernier sanctuaire

Où l'homme peut toujours s'habiller de lumière

Une vague éblouissante lui serra la poitrine. Craignant que la défunte et délicate poétesse ne le terrasse, il referma le livre et chercha une poubelle où s'en débarrasser.

Sa tournée s'acheva à l'imprimerie "Karam Frères, 1908", alors que le soleil disparaissait entre les minarets de la Grande Mosquée bleue. Gravissant une allée étroite, il pénétra dans une oasis d'arbres lilas ; il lui sembla être sorti de la ville. Deux chats jouaient dans la cour. Il sentit l'odeur de l'encre. Un homme vint à sa rencontre, la joue creusée par une profonde balafre avec la marque des points : Abdallah, dit Dudule, le dernier héritier de l'imprimerie. Il l'écouta tout en détaillant sa mise.

Farid dit qu'il souhaitait faire publier son livre. La réponse lui vint par-derrière, d'un coin de la pièce, dans un arabe balbutiant :

"Il y a quoi dans ce livre ?"

Il n'avait pas fait attention à elle en entrant. Assise dans un fauteuil de cuir, elle lisait *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* en français.

"J'y ai mis toute la substance de mon être !"

Abdallah traduisit la phrase en français pour que sa femme comprenne. Machinalement, celle-ci tendit sa main droite en direction du manuscrit, comme si cette “substance” devait se révéler pour peu qu’elle le feuillette.

“On cherche un correcteur pour l’arabe...”

La proposition de l’imprimeur le dérouta. Il sentait les regards de la femme lui transpercer le dos. Il demanda un délai de réflexion. Abdallah dit qu’il espérait qu’il ne serait pas trop long. Au début de la semaine suivante, il revint avec son cahier. Les deux chats étaient toujours là. L’homme était seul dans son bureau ; aucune trace de la jeune femme. Une petite icône de Notre-Dame-de-la-Mer était collée sur la nouvelle et énorme presse numérique. On lui indiqua le bureau du correcteur, dans cette vaste salle encombrée de machines, de bureaux et d’employés. En son for intérieur, il songea qu’il ne pourrait pas s’habituer à l’odeur de l’encre ; mais il s’y habitua.

Il s'habitua également au visage revêché que l'on voyait sur cette photographie en noir et blanc accrochée au pilier de pierre central dans un cadre doré.

Fouad Karam, l'ancêtre fondateur de l'imprimerie.

L'homme était au milieu de la trentaine lorsque, l'été de l'année 1914, des bruits de bottes avaient commencé à résonner de tous côtés. Lui et son frère aîné s'entendirent alors pour ne pas se trouver ensemble au même endroit quand les choses iraient mal. L'un des deux quitterait Beyrouth, poursuivant ainsi le voyage de leur père – venu d'Alep, en chemin pour le pays du Nil, il était tombé amoureux de leur mère, la cousine qui l'avait accueilli au Liban, si bien qu'il était resté là en se contentant de peu. Ils laisseraient la décision au hasard. Ils descendraient au souk Ayâs : si un mendiant les accostait, le choix reviendrait au fils aîné ; si en revanche ils croisaient le marchand de journaux, ce serait à Fouad de choisir. Parvenus à la fontaine, ils virent surgir un jeune à l'allure pouilleuse et aux regards agités. Ils crurent à un indigent qui voulait une pièce, mais soudain, il fourra dans la veste de Fouad un exemplaire d'un journal intitulé *La Balance* – dont le wali ottoman de Beyrouth, Baker Sami Pacha, avait interdit la parution –, avant de

disparaître dans une ruelle comme il était apparu, sans rien demander. La une titrait : “Le protectorat français et le rattachement de Beyrouth au Mont-Liban”. Les deux frères se bousculèrent pour déchirer et jeter le journal, tout en lançant des regards à la ronde de crainte qu’un mouchard ne se trouve dans le coin. Ils considérèrent le jeune homme comme un vendeur, si bien que Fouad se retrouva gagnant. Il bafouilla ; il n’était pas encore décidé. Mais voilà qu’il s’entendit dire :

“Je reste à Beyrouth !”

Son frère lui fit ses adieux après lui avoir remis les clés de sa maison et embarqua pour Alexandrie, accompagné de sa femme, à bord d’un bateau italien, le *Syracuse*. Sa femme qui ne cessait de pleurer de déchirement et qui continua à agiter son mouchoir blanc longtemps après que ses proches furent rentrés chez eux et que la ville eut disparu au fond de l’horizon.

Quant à la guerre, elle ne fut pas longue à tenir sa promesse. Le jour où l’ordre de mobilisation générale parvint à bord du croiseur allemand *Goeben*, l’équipage explosa de joie. Les marins hissèrent l’amiral Souchon, surnommé le Renard des Mers, sur leurs épaules, et le promenèrent ainsi sur le pont en poussant des cris de jubilation, non sans laisser de grosses taches de cambouis sur sa veste d’un blanc immaculé. Ils mirent le cap sur Constantinople en scandant des chants enflammés, puis participèrent au bombardement d’Odessa et de Sébastopol en raillant le parler dans lequel leurs alliés turcs échangeaient des ordres sur le croiseur *Hamidiyeh*. À leur tour, les Ottomans décrétèrent la mobilisation générale. Trois millions de volontaires furent enrôlés aux quatre coins de l’empire, dont quelque trois cent mille

mourraient au combat et près d'un demi-million périrait de maladies, de malnutrition, de manque d'équipement et de piètre habillement. Lorsque les Anglais imposèrent leur blocus maritime, les rumeurs s'emparèrent de Beyrouth. Les habitants maronites rassemblèrent leurs possessions légères et précieuses et, grimant dans ce qu'ils purent trouver de charrettes à chevaux, s'en retournèrent dans leurs villages, tandis que nombre de musulmans se serrèrent dans le train pour Damas. Quant aux Druzes, ils se réfugièrent par voie de terre chez leurs cousins du Horân, dans le Sud de la Syrie. Les réserves de charbon s'épuisèrent ; on coupa les mûriers des montagnes voisines pour faire marcher les trains. Le peuple était aux abois. Pendant ce temps, les officiers turcs buvaient du champagne dans les demeures des nantis et jouaient au bridge entourés de violonistes et de belles femmes.

Fouad Karam, qui s'appelait encore Fouad Karroum, songeait pour sa part que son frère aîné avait toujours eu plus de chance que lui. Il passait ses nuits dans l'angoisse à penser à ce qu'il restait de vivres dans la maison tout en observant son épouse endormie. Vers minuit, l'envie de tout quitter lui revenait avec obsession. Il partirait en secret à Haïfa, rejoindrait Al-Arich et de là Le Caire pour refaire sa vie et oublier ses débuts difficiles à Beyrouth. Mais soudain, au beau milieu de son délire, il se souvenait que la femme qu'il avait à côté de lui était enceinte, et il comprenait qu'il ne la quitterait pas. Se levant, il s'avançait vers la fenêtre et reprenait une millième fois le calcul de ses économies. Il ne se couchait que lorsqu'un novice sonnait la cloche de la première messe à l'église Saint-Joseph, dans le monastère jésuite qui se trouvait de l'autre côté de la rue.

Djemal Pacha* se rendit dans la bourgade d'Aley vêtu de sa veste militaire et coiffé de son colbaque**. Ses hôtes lui déroulèrent des dizaines de mètres de tapis rouge. Dans son discours, il dit que la Sublime Porte était leur bienveillante mère, celle qui les sauvait des étrangers ; il fallait donc obéir à ses lois si l'on voulait vivre en paix. L'année d'après, il revint à Beyrouth accompagné d'Enver Pacha, le ministre de la Guerre. La défaite que lui avait infligée le major-général John Maxwell sur le canal de Suez, qu'il avait tenté de prendre avec une armée de cinq mille chameaux, sans compter les mulets, se lisait sur les plis de son front. On chassa des rues tous les mendiants descendus de la montagne pour que le regard des deux chefs de l'Assemblée de l'union et du progrès ne tombe surtout pas sur eux. Djemal Pacha accepta une invitation à dîner chez le joaillier Youssef Hani – il y alla avec la liste des condamnés à mort dans sa poche. L'un des officiers qui l'accompagnait lui confia sur la terrasse que son hôte avait signé la pétition réclamant un protectorat étranger, pétition que l'on avait trouvée quelques heures plus tôt cachée dans le mur du consulat français. Il quitta la soirée le visage blême, après avoir serré la main du joaillier et de sa femme, et ordonna que l'homme soit pendu quelques jours plus tard.

À présent, Fouad Karam redoutait de s'endormir la nuit de peur que ne lui revienne ce rêve où il se voyait tenter d'attraper un étrange oiseau, qui lui échappait,

* Chef militaire turc qui, avec Talaat Pacha et Enver Pacha, forma le triumvirat qui gouverna l'Empire ottoman pendant la Première Guerre mondiale.

** Du turc *qalbaq* : haute coiffe de poil noir en forme de cône tronqué et renversé.

puis ouvrir ses paumes et les trouver en sang. Une nuit, il entendit des cris dans le monastère. Des ordres proferés en turc et en arabe, des répliques en français ou en italien. Puis une porte qui claqua violemment, une menace, suivie d'un silence entrecoupé par le claquement des bottes militaires sur le carrelage du monastère. Au matin, le père Lambert, un Belge au dos voûté qu'il voyait souvent lire sur les marches de l'église, lui dit que le père Mac Kurt allait être désigné pour garder les biens des jésuites, que l'on avait sommés de partir – le père Mac Kurt était américain, son pays n'était pas encore entré en guerre. Vers le milieu de la journée, les gens grimpèrent sur les toits en terrasse. Les enfants applaudissaient, les adultes les rabrouaient, tout en fixant l'horizon dans l'attente d'un navire de guerre à la nationalité inconnue dont on disait qu'il bombarderait Beyrouth à l'heure du couchant. On parla de la pénurie de farine avant qu'elle survienne, de la faim avant qu'elle fasse ses premières victimes. La chasse fut interdite et l'on commença à voir surgir dans les rues de Beyrouth des mendiants venus de leurs villages affamés avec pour seul bagage leurs corps exténués.

Les jésuites remirent leurs calices d'or, leurs instruments de mesure des grandeurs physiques, le matériel d'autopsie qu'ils utilisaient à la faculté de médecine, leurs tapis, leurs vêtements liturgiques, leurs livres de prière, aux familles chrétiennes du quartier auxquelles ils faisaient confiance – celles qui prenaient part au saint sacrement à l'église Saint-Joseph. Près de trois cents frères et sœurs maristes, lazaristes, capucins, franciscains, confluèrent de Palestine et de Syrie pour embarquer sur un bateau prévu pour cinquante personnes qui ferait route vers les côtes grecques.

À peine eurent-ils quitté le port de Beyrouth qu'ils entonnèrent en chœur, en latin, un *Ave Maria* censé les sauver d'un naufrage imminent.

Pendant ce temps, Fouad s'avisait de cet homme qui chaque jour transportait un cadavre dans sa carriole tirée par un mulet – des gens morts de faim ou de maladie qu'il trouvait en pleine rue. Jetant un vêtement sur le corps, il l'emmenait lentement jusqu'au cimetière de Bachoura. Fouad le voyait passer vers la fin de l'après-midi. Une fois, il l'avait croisé sur un étroit chemin. L'homme lui avait souri, mais lui avait détourné la tête et pressé le pas pour s'enfuir, tandis que l'autre entonnait doucement une mélodie de Bagdad, avec le mort allongé derrière lui. Cette fois, c'était de nuit qu'il l'avait vu, avant de succomber au sommeil. Il l'avait aperçu de la fenêtre, debout devant la porte du monastère, en compagnie d'un grand homme coiffé d'un tarbouche. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par une escouade de soldats. Comme des fantômes au clair de lune, tous pénétrèrent dans la résidence des jésuites. Fouad s'assura que sa femme dormait, tira la porte et traversa la rue pour entrer à son tour. Si on l'attrapait, il dirait qu'avant de partir, les pères l'avaient chargé de surveiller les lieux. Ayant allumé une lampe à pétrole, ils s'étaient introduits dans le bâtiment arrière. Fouad se plaqua contre le mur de pierre et tendit l'oreille.

“Vous voulez tout ça, le massicot, la presse lithographique, les outils de brochage, de rognage, de reliure ?...

— Tout, tout !

— La grosse presse jumelle, on peut pas la transporter comme ça, on arrivera même pas à la soulever. Faut la démonter.

— Tu travailles ici, c'est toi qui connais. Tu la démontes maintenant, Halawani, et tu la remonteras à Damas. N'oublie pas les caractères. Le wali a bien dit qu'il voulait dix langues : arabe, français, latin, arménien, etc. Et les livres, tous les livres...

Il eut un moment d'hésitation, avant de reprendre d'un ton ferme :

“On transportera tout ça en deux ou trois fois jusqu'à la gare de la Quarantaine. Que tout le monde soit là à la même heure qu'aujourd'hui. On aura fini avant l'aube.”

Fouad en avait suffisamment entendu pour repartir discrètement. Ils revinrent cinq jours plus tard, avec quantité de charrettes, des hordes de portefaix et tout un escadron de l'armée. Mais ils ne trouvèrent rien à emporter. L'endroit était parfaitement net. Ils s'en retournèrent dans la nuit prévenir le wali.

Le lendemain, les officiers turcs ne savaient plus où donner de la tête. Les nouvelles affluaient : des bâtiments de guerre français faisaient route vers les côtes libanaises. L'heure était venue de se retirer de Beyrouth et des contrées que leurs ancêtres avaient conquises en 1516. Le propriétaire de la carriole aux morts garda l'argent qui devait servir à payer les portefaix et autres charretiers qu'il avait fait venir pour transporter l'imprimerie. Personne ne lui réclama jamais rien.